

Pierre Emmanuel, Georgette LeBlanc, Catherine Morency

Rachel Leclerc

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83978ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2016). Review of [Pierre Emmanuel, Georgette LeBlanc, Catherine Morency]. *Lettres québécoises*, (164), 48–49.



PIERRE EMMANUEL

Poèmes de la Résistance

choix de textes et préface de Ginette Adamson

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Anthologie secrète », 2016, 192 p., 29,95 \$.

Dans la clameur de la guerre

De Pierre Emmanuel, poète français né en 1916 et mort en 1984, je ne savais que peu de choses : il a préfacé la première édition du *Tombeau des rois* en 1953 ; il a été l'ami de Gaston Miron ; il a poussé dans la voie poétique le jeune Michel Beaulieu, auteur montréalais décédé en 1985.

I faut saluer Mémoire d'encrier, l'éditeur audacieux et lui-même résistant qui vient de rassembler les cinq livres écrits par cet auteur pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il s'était réfugié avec sa femme à Dieulefit (Drôme). Son ami Pierre Jean Jouve s'y trouvait déjà, et le jeune couple passera là quatre années, jusqu'à la fin de l'Occupation. L'anthologie de ce grand poète est préfacée par l'exécutrice testamentaire de son œuvre, Ginette Adamson ; elle est publiée au Québec sous sa coordination et veut souligner le centenaire de la naissance de Pierre Emmanuel.

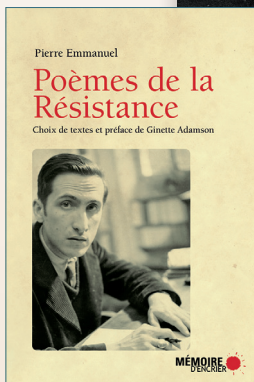
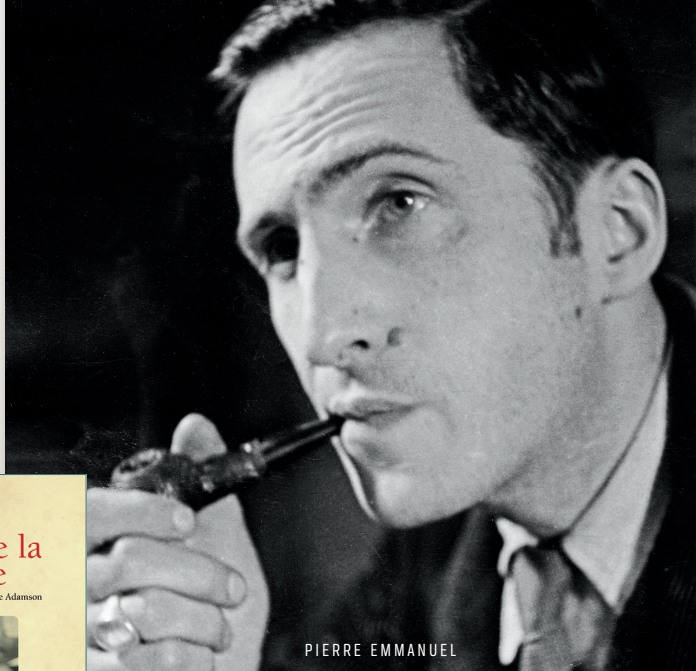
Essayons d'imaginer un instant l'horreur de ces années. Les champs de bataille, les bombes, l'emprisonnement et la torture, les exécutions sommaires. Puis le travail des gens de la Résistance, qui ont porté à bout de bras et souvent au prix de leur vie le drapeau de la liberté. Les cinq plaquettes qui forment cette anthologie sont pleines de la souffrance des prisonniers et des victimes de la guerre. La censure de l'époque a forcé l'auteur à supprimer certains titres de poèmes qui sont ici restaurés, par exemple « Camps de concentration » et « Juifs ». Pour les titres des livres (*Combat avec tes défenseurs*, *Jour de colère*, *La liberté guide nos pas*), ils ne laissent aucun doute sur leur sujet. Et même lorsque le poète s'éloigne du thème de la guerre, nous lisons encore des lignes dédiées à la rude condition humaine de ces années-là, comme dans le poème intitulé « Villes » :

*Parfois montent, troupeau informe, les vivants
des mines de plaisir nocturne et de chair noire
creusées dans la douleur énorme des banlieues.
Ces coups sourds dans le corps ces émeutes de sang
Ces vivants éboulés dans la clameur ces flammes* (p. 57)

QUAND DIEU NE RÉPOND PLUS

On sait que l'avenir de Pierre Emmanuel comme écrivain s'inscrivait dans le terreau de sa spiritualité. Mais, dans l'enfer de la guerre où se trouve l'Europe de cette époque, même le plus convaincu des croyants s'interroge sur le silence de Dieu et finit par traiter ce dernier de « Grand Sinistre ». C'est que l'homme désespère dans sa foi même : « la bouche remplie de sable et de mots, je ne puis et ne veux plus prier » (p. 50). Ce beau poème est extrait du livre *Tristesse Ô ma patrie* et débute ainsi : « Je suis seul au désert de toute abjection / semé d'hommes à chaque pas où le pied bute, / et je tombe cent fois le jour parmi ceux-là / si durs que j'en appelle à la douceur des pierres » (p. 50).

La préface de cette importante anthologie nous apprend que Pierre Emmanuel fut, à l'âge de trois semaines, abandonné à sa grand-mère



par ses parents, qui émigraient aux États-Unis. Même en 1919, lorsqu'il les rejoignit pour trois courtes années, la confiance et l'affection ne purent se rétablir entièrement. Peut-être ce deuil initial fut-il formateur pour l'homme. On sait la somme d'empathie dont il a été capable, on connaît les efforts qu'il a multipliés pour aider les réfugiés de la guerre ainsi que ses prises de parole pour faire libérer les prisonniers. La liberté pour tous, voilà à quoi aspire le jeune homme de vingt-quatre ans qui, en juin 1940, s'installe à Dieulefit (« ma petite patrie »), pour écrire ces poèmes comme autant de cris à la face d'Hitler, dont la folie sanglante n'a même pas encore atteint son apogée.



GEORGETTE LEBLANC

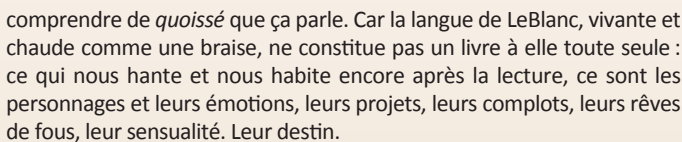
Le grand feu

Moncton, Perce-Neige, 2016, 89 p., 19,95 \$.

« C'était peut-être rinque un conte »

On sort tout ébouriffé de ce livre, les sourcils à moitié calcinés mais le regard tourné vers la baie Sainte-Marie, là où sont imaginées des pages très vivantes, non encore figées dans le dictionnaire des académiciens. Roman poétique ou poésie narrative, *Le grand feu* est un véritable tour de force, de ceux auxquels nous sommes habitués Georgette LeBlanc, fabuleuse poète apparue il y a dix ans avec *Alma*, son premier titre.

Georgette LeBlanc. Si vous ne la connaissez pas encore, retenez bien son nom. Elle vient d'halluciner son quatrième livre. Encore une fois, elle fracasse nos certitudes et nos croyances, se moque de nos attentes, trace la voie d'un nouveau genre et impose son style, faisant sûrement l'envie de quelques jeunes poètes déjà ancrés dans une écriture plus douce et rassurante. Mais il ne faut pas se contenter de feuilleter ces pages et de les lire au hasard. Avec des phrases comme « la Dame avait rien su / ni alégoire de la strike ni alégoire de la brew / elle était couchée sur une table / en train de se faire masser les noucles de son cou » (p. 60), on aura peut-être envie de refermer le livre. Il faut plonger dans l'histoire et n'en ressortir qu'à la fin si on veut



L’auteure s’inspire cette fois du grand incendie qui ravagea une partie des bâtiments de la baie Sainte-Marie en 1820, tel qu’il fut raconté par l’historien acadien Alphonse Deveau. Elle met en scène des personnages plus crédibles, plus dramatiques et moins farfelus qu’on pourrait le croire à lire ces drôles de pages. Il y a d’abord Cécile Murat, jeune étudiante à l’Académie (et poète, tiens tiens). Son oncle, Roi de Naples, vient la reprendre des années après le naufrage dans lequel a péri son père, le navigateur. Mais, pour la ramener dans les vieux pays, il faudrait l’arracher à ce milieu acadien où elle a été recueillie et élevée par un couple. Voilà de départ. Pour le reste, il vous faut aller voir, car tout sauf une banale histoire qu’on résume. Les personnages sont plus que des types, ils sont des archétypes que l’auteure arrache à la légende et à la boue de la baie Sainte-Marie pour leur donner chair et visage. Mieux, elle les rend à leur rêve, elle leur offre le récit de leur vie. Certes, elle ne leur réinvente à partir de ce que lui ont appris ses connaissances historiques et linguistiques — toute une bibliographie consacrée à la fin, ainsi qu’un lexique —, mais c’est pour leur rendre dans *leur* réalité, dans *sa* fiction.

CATHERINE MORENCY

Les musées de l'air

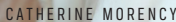
Montréal, Le lézard amoureux, 2016, 70 p., 15,95 \$.

De quoi ça parle

Catherine Morency possède un impressionnant C.V. Titulaire d'un doctorat en littérature, elle a occupé divers postes dans l'univers des lettres en plus d'être critique au *Devoir*. Puis, en 2015, elle a été nommée éditrice au Musée national des beaux-arts du Québec. Et elle trouve encore le temps d'écrire.

Il n'est pas nécessaire de comprendre toute la poésie qu'on lit. Ce genre littéraire, avec les multiples courants qu'il a connus, autorise les images les plus absconses et n'exige qu'un minimum de sens.

Comme peuple, nous avons adhéré à des croyances que nous avons ensuite jetées dans le broyeur du temps, et ce, à coup de petites révolutions aussi vite oubliées qu'elles ont été fomentées. Et c'est peut-être ainsi que nous lisons beaucoup de recueils de poèmes : à moins d'en être l'auteur, nous les traitons comme des objets jetables et vite consommables — comme un pot de confiture mal scellé qui ne supporterait pas la conservation. Je veux en venir à cette phrase d'un vieil auteur des Éditions de l'Hexagone qui, ayant lu un certain livre, avait murmuré d'un ton las cette sentence : « Cela pourrait ne pas être... » Il faut l'admettre, la grande majorité des publications n'ajoute pas une seule ride à la surface étale de nos vies. Elles



Catherine Morency

Les musées de l'air



Cette poésie intimiste et minimale qui fait la chronique d'une relation amoureuse n'est pourtant pas dénuée de beauté : « De tes jambes en éclats / naquirent les océans / les courants et les vagues / viendraient le sable/blés et les bateaux. » (p. 51) Mais il est souvent très ardu d'en extraire le signifié. Or, on voudrait savoir qui est la personne qui écrit ce livre. Quelle femme de chair et de désir, d'émotions et de contradictions se cache derrière ces beaux vers : « une dette / contractée par la lune / où tu puises sans foi / les braises d'un naufrage » (p. 30) ? Et où se cachent l'esprit, l'âme de Morency dans ceci : « Duvet en tête / hiboux sous le bras / me voici / dans l'oraison médiane » ?

A ces questions, il n'y a qu'une réponse : inutile de chercher ce que la poète a voulu dire, laissons-nous bercer par la musique des mots. Mais une telle défection de la part du lecteur nivelle toute la poésie par le bas et revient peut-être à trahir le livre. Ce n'est sûrement pas ce que souhaitait l'auteure.